

FICHE DE LECTURE

« La Grande Razzia »

Tome I – La naissance du système

Robert Casanovas — 3^e édition revue et corrigée (2026)

Roman historique choral — prélèvements d'art en Flandre et en Italie, 1794-1798

1. Fiche signalétique

Titre : La Grande Razzia, Tome I : La naissance du système

Auteur : Robert Casanovas

Genre : Roman historique choral, à voix multiples (commissaires, savants, militaires, conservateurs)

Structure : Avertissement + Table des matières + Prologue + 4 chapitres (32 sections numérotées) — premier volume d'une saga en quatre tomes

Édition : 3^e édition revue et corrigée, dépôt légal avril 2026 (ebook et version papier)

ISBN : 978-2-488999-07-6

Période(s) couverte(s) : juin 1794 – 19 mai 1798, des prélèvements flamands à l'embarquement de la flotte à Toulon pour l'Égypte

Lieux principaux : Paris ; Gand, Anvers, Bruxelles, Malines (Flandre) ; Milan, Parme, Modène, Bologne, Rome, Venise (Italie) ; Toulon

Ressource complémentaire : Premier tome d'une saga en quatre volumes prolongée par la campagne d'Égypte ; les œuvres citées (Agneau mystique, Apollon du Belvédère, Laocoon, Chevaux de Saint-Marc, Transfiguration de Raphaël) ont réellement été prélevées entre 1794 et 1798

Éditeur associé : International Restitutions (ONG présidée par l'auteur)

2. Présentation générale

« La Grande Razzia » retrace, à travers une galerie de commissaires, de savants et de militaires, la naissance méthodique du système français de prélèvement des œuvres d'art entre 1794 et 1798. Le roman s'ouvre sur une délibération feutrée du Comité d'instruction publique à Paris, où l'abbé Grégoire rédige le rapport fondateur, puis suit deux campagnes de captation successives : celle de la Flandre conquise (chapitre I), conduite dans l'improvisation et la brutalité par le peintre David, et celle de l'Italie du Nord et de Rome (chapitres II et III), rationalisée et intensifiée sous l'autorité montante du général Bonaparte. Le tome se referme sur les préparatifs de l'expédition d'Égypte (chapitre IV), au moment même où le système, désormais rodé sur les champs picturaux européens, s'apprête à changer d'échelle et de continent.

Le roman ne suit aucun héros unique : il déplace son centre d'un chapitre à l'autre entre plusieurs équipes de commissaires — Grégoire, David, Lebrun, Hassenfratz, Thouin, Faujas de Saint-Fond et Levesque en Flandre ; puis Monge, Berthollet, Denon et Lakanal en Italie, sous la tutelle grandissante de Bonaparte. Face à eux, une série de conservateurs et de gardiens — le chanoine De Vos à Gand, l'archéologue Ennio Quirino Visconti au Vatican, le cardinal Borgia à la Bibliothèque vaticane — incarnent, chacun à leur tour, la résistance impuissante du patrimoine spolié. Le récit s'attache autant

aux délibérations juridiques et aux inventaires techniques qu'aux scènes de prélèvement proprement dites, dans un mélange constant de langage administratif et de description matérielle des œuvres.

3. Résumé chapitre par chapitre

Avertissement

L'auteur situe le roman entre reconstitution et fiction : toutes les œuvres mentionnées ont réellement été prélevées entre 1794 et 1813, la plupart des personnages ont existé, mais certaines scènes et certains dialogues ont été imaginés pour les besoins de la narration.

Prologue — Paris, juin 1794

L'abbé Grégoire rédige, au Comité d'instruction publique, le rapport qui fonde la doctrine française : les œuvres d'art des territoires conquis doivent être transférées à Paris et centralisées dans un musée national. Ce texte, simple recommandation parmi d'autres, va pourtant déclencher tout ce qui suit.

Chapitre I — Les prélèvements flamands (1794)

Une commission de sept membres — Grégoire, Lebrun, David, Hassenfratz, Faujas de Saint-Fond, Thouin, Levesque — se répartit la Flandre conquise. À Gand, l'équipe de Grégoire arrache au retable de l'Agneau mystique ses panneaux centraux malgré les protestations du chanoine De Vos, que David fait arrêter. À Anvers, les Rubens de la cathédrale sont décrochés à leur tour. À Bruxelles, Hassenfratz et Levesque négocient avec le commissaire Pottier l'inventaire du palais du Coudenberg et la collection Van Reyn ; à Malines, un Christ en croix est prélevé. Le chapitre suit ensuite le convoi à travers les routes défoncées de Flandre jusqu'à son arrivée et son déchargement à Paris, puis l'installation des œuvres au Museum sous le regard du Comité — avant un dernier intervalle qui laisse deviner l'ampleur de ce qui commence.

Chapitre II — Ruée sur l'Italie (1796)

Une nouvelle équipe se forme à Paris — Denon, Monge, Berthollet, sous la présidence de Lakanal — pour préparer, carte d'Italie dépliée, les prélèvements à venir : le Codex Atlanticus et les Brueghel de Milan, les Corrège de Parme, l'école bolonaise, et déjà la question de Rome. Bonaparte prend alors le commandement de la campagne d'Italie et impose sa cadence : à Milan, les inventaires se font sous contrainte de vitesse ; un convoi franchit les Alpes ; à Parme, les Corrège sont emballés en dépit de la chaleur ; à Modène et Bologne, les figures du bibliothécaire Affò et du conservateur Oretti tentent, en vain, de ralentir le prélèvement.

Chapitre III — Rome et Venise (1797)

Monge et Berthollet entrent à Rome et, avec la coopération contrainte de l'archéologue Visconti, inventorient puis démantèlent les collections du Vatican : l'Apollon du Belvédère est descendu de son piédestal, le Laocoon démonté en sept caisses, la Transfiguration de Raphaël décrochée malgré les mises en garde sur sa fragilité, cinq cents manuscrits — dont le Codex Vaticanus — prélevés à la Bibliothèque vaticane sous les protestations du cardinal Borgia. Parallèlement, Bonaparte provoque la chute de Venise : le Sénat vénitien vote sa propre dissolution, le dernier doge Lodovico Manin abdique, et les Chevaux de bronze de Saint-Marc, les Noces de Cana de Véronèse à San Giorgio

Maggiore et les œuvres des églises et confréries vénitiennes (Frari, San Sebastiano, Scuola Grande di San Marco) sont à leur tour embarquées vers les Alpes.

Chapitre IV — Le projet égyptien (1797-1798)

De retour à Paris, Bonaparte se détourne déjà de l'Europe : le projet d'expédition en Égypte prend forme, une commission de savants est recrutée, la flotte s'assemble à Toulon. Le chapitre suit les derniers préparatifs à bord de l'Orient, la veille tendue du départ et l'hésitation de Bonaparte lui-même, au petit matin du 19 mai 1798, avant l'ordre qui lance quarante mille hommes et trois cent quarante-sept navires vers l'Égypte — clôturant le tome sur le seuil d'un nouveau continent.

4. Personnages principaux

Abbé Henri Grégoire (1750-1831), *conventionnel*

Rédacteur du rapport fondateur sur le devenir des œuvres conquises ; conscience morale de la commission flamande, il exécute néanmoins ce qu'il a lui-même mis en mouvement.

Jacques-Louis David (1748-1825), *peintre, membre du Comité de sûreté générale*

Voix la plus zélée du prélèvement en Flandre, sans scrupule sur les moyens employés — jusqu'à faire arrêter un vieux chanoine pour accélérer les opérations.

Lebrun *marchand d'art et inventariste*

Auteur des listes de prélèvement, en Flandre puis en Italie ; incarne la rationalisation méthodique du système, avant même que Bonaparte ne lui impose sa cadence.

Hassenfratz *chimiste et ingénieur*

Responsable logistique du transport des œuvres ; sa préoccupation constante pour la conservation matérielle contraste avec l'urgence politique des commissaires.

Gaspard Monge (1746-1818), *mathématicien*

Chargé, avec Berthollet, de l'inventaire des collections romaines ; personnage le plus ambivalent du roman, traversé de doutes qu'il n'inscrit jamais sur ses listes.

Claude-Louis Berthollet (1748-1822), *chimiste*

Coéquipier pragmatique de Monge à Rome, dont la froideur administrative s'oppose systématiquement aux protestations de Visconti et de Borgia.

Dominique Vivant Denon *futur directeur du Louvre*

Voyageur qui a connu l'Italie avant la Révolution ; sa connaissance du terrain éclaire, dès le chapitre II, la stratégie du prélèvement à venir.

Général Napoléon Bonaparte (1769-1821)

D'abord absent, puis omniprésent : sa prise de commandement en Italie transforme le prélèvement artisanal des débuts en système centralisé et méthodique, jusqu'à l'ordre d'embarquement pour l'Égypte qui clôt le tome.

Ennio Quirino Visconti *archéologue, conservateur du Vatican*

Contraint de collaborer à l'inventaire et au démembrement des collections vaticanes, il consigne dans un registre personnel chaque œuvre perdue — seule forme de résistance qui lui reste.

Chanoine De Vos *de la cathédrale Saint-Bavon de Gand*

Premier opposant du roman à la logique du prélèvement ; son arrestation, dès le chapitre I, donne le ton de tout ce qui suivra.

5. Thèmes principaux

Le vol habillé en procédure

Armistices, traités, ordonnances et sophismes juridiques (œuvres « principales » contre « secondaires ») transforment méthodiquement la rapine en acte administratif, sans jamais cesser, dans les protestations qu'elle suscite, d'être nommée vol.

La centralisation comme idéologie

« Paris mérite d'être la capitale des arts » : le roman interroge la conviction, portée par Grégoire puis par David, selon laquelle rassembler dispersera moins qu'il n'éclaire — contre l'objection répétée des conservateurs, pour qui la cohérence d'une collection ne remplace jamais le lieu et l'histoire d'une œuvre.

Le conservateur impuissant, gardien de la mémoire

De Vos à Gand, Visconti et Borgia à Rome, Affò et Oretti à Modène et Bologne : une même figure revient à chaque étape du roman, celle du gardien qui ne peut empêcher le prélèvement mais en consigne, pour la mémoire, chaque détail.

La matérialité de l'œuvre

Dimensions, poids, essences de bois, épaisseur des rembourrages : le roman s'attarde avec une précision quasi technique sur la fragilité physique des chefs-d'œuvre, jusqu'au démontage du Laocoon en sept caisses, comme si la vraie violence se logeait dans ces détails d'emballage plus que dans les discours qui l'accompagnent.

L'ascension de Bonaparte et la bascule du système

Du chaos improvisé de la Flandre à l'efficacité redoutée de la campagne d'Italie, le roman fait de la prise de pouvoir de Bonaparte le moment où le prélèvement cesse d'être une pratique contestée pour devenir un système d'État, prêt, à la fin du tome, à s'exporter hors d'Europe.

6. Part documentée et part inventée

Sont des faits historiquement établis : le rapport de l'abbé Grégoire au Comité d'instruction publique, le prélèvement du retable de l'Agneau mystique à Gand et des Rubens d'Anvers en 1794, la campagne d'Italie et le traité de Tolentino (1797), le pillage méthodique du Vatican — Apollon du Belvédère, Laocoon démonté, Transfiguration de Raphaël, manuscrits de la Bibliothèque vaticane —, la chute de Venise et la dissolution du Sénat vénitien le 12 mai 1797 sous la pression de Bonaparte, l'abdication du doge Lodovico Manin, le prélèvement des Chevaux de Saint-Marc et des Noces de Cana de Véronèse, ainsi que le départ de la flotte française de Toulon pour l'Égypte le 19 mai 1798.

Restent du domaine de l'invention les dialogues et les pensées intimes prêtés aux figures historiques (Grégoire, David, Monge, Berthollet, Denon, Bonaparte, Visconti), ainsi que plusieurs personnages secondaires — le chanoine De Vos, le commissaire Pottier — qui incarnent, sans en être la transcription littérale, les résistances attestées par les archives de l'époque. Conformément à l'avertissement de l'auteur, l'ensemble des œuvres citées et de leurs circonstances de prélèvement s'appuie sur des recherches historiques vérifiées.

7. Construction narrative et style

- Un découpage en quatre chapitres amples, eux-mêmes subdivisés en sections nombreuses (8 à 9 par chapitre), qui suit chaque fois une commission ou une équipe différente plutôt qu'un unique protagoniste.
- Un montage par relais plutôt que par personnage central : la Flandre appartient à Grégoire et David, l'Italie à Monge, Berthollet et Denon, sous l'autorité croissante de Bonaparte, qui n'apparaît en personne qu'au chapitre II.
- Une figure récurrente du conservateur-témoin (De Vos, Visconti, Borgia, Affò, Oretti), reprise à chaque étape géographique du prélèvement, qui donne au roman son unique fil thématique à défaut d'un fil narratif unique.
- Une écriture volontiers inventoriale — dimensions, poids, matériaux, itinéraires — qui traite la description matérielle des œuvres avec la même minutie que les tractations diplomatiques.
- Une progression organisée autour de la prise de pouvoir de Bonaparte : le système, improvisé et brutal au chapitre I, devient méthodique et implacable à mesure que le récit avance, jusqu'à l'ouverture vers l'Égypte qui referme le tome.

8. Citations marquantes

L'aveu malgré le mot — Chapitre I

« Vous appelez cela de la culture ? — C'est du pillage ! Du vol pur et simple ! »

La phrase que Grégoire se répète — Chapitre I

« Les églises commanderont de nouvelles œuvres, reprit Grégoire d'une voix calme. C'est ce que nous nous disons pour que ce soit supportable. »

Le conservateur et le commissaire — Chapitre III

« Et vous, vous les réduisez à leur seule matérialité. Qui a raison ? Le conservateur qui aime les œuvres, ou le pillleur qui les voit comme du butin ? »

Le dernier doge de Venise — Chapitre III

« Je n'en aurai plus besoin. »

L'avertissement de Visconti — Chapitre III

« Vous êtes victorieux aujourd'hui. Vous serez vaincus demain. »

L'ordre de Bonaparte — Chapitre IV

« Capitaine Casabianca, vous pouvez hisser les voiles. Nous partons pour l'Égypte. »

9. Analyse critique

Points forts

- La figure répétée du conservateur impuissant (De Vos, Visconti, Borgia, Affò, Oretti) donne au roman une colonne vertébrale thématique forte, malgré l'absence d'un personnage traversant l'ensemble du récit.
- Le contraste, jamais commenté mais constant, entre le vocabulaire juridique des armistices et la description physique du prélèvement (poids, fissures, démontages) évite au roman tout ton moralisateur appuyé.
- La construction en deux mouvements — l'improvisation brutale de la Flandre, puis l'efficacité méthodique imposée par Bonaparte en Italie — donne une réelle progression dramatique à un sujet pourtant répétitif par nature (prélèvement après prélèvement).
- L'attention portée aux détails techniques de conservation (caissage, rembourrage, essences de bois) ancre le roman dans une réalité matérielle rare dans la fiction historique consacrée à l'art.

Limites et points de vigilance

- Aucun personnage ne traverse l'ensemble du tome : Grégoire et David disparaissent après le chapitre I, Monge et Berthollet après le chapitre III, ce qui peut diluer l'attachement du lecteur sur la durée du roman.
- La densité des inventaires et des données techniques (dimensions, poids, itinéraires), si elle sert la vraisemblance documentaire, ralentit par endroits le rythme de lecture, en particulier au chapitre III.
- Les personnages féminins sont pratiquement absents de ce premier tome — seule Joséphine est mentionnée, en creux, dans les pensées de Bonaparte.
- Le chapitre IV, consacré aux préparatifs de l'expédition d'Égypte, s'écarte du sujet du prélèvement artistique pour recentrer le récit sur Bonaparte lui-même, ce qui en fait une transition davantage qu'un chapitre autonome — logique pour un tome d'ouverture, mais qui laisse le lecteur sur un seuil plutôt que sur une conclusion.

10. Conclusion

« La Grande Razzia » reconstitue, avec une précision documentaire rare, la naissance d'un système : celui du prélèvement méthodique des œuvres d'art comme instrument de puissance nationale, de la Flandre conquise en 1794 jusqu'au seuil de l'expédition d'Égypte en 1798. Sa force tient à la répétition contrôlée d'une même scène — l'inventaire, la protestation, le démontage, le convoi — rejouée d'un pays à l'autre avec des acteurs chaque fois renouvelés, et à la constance d'une figure de résistance, le conservateur-témoin, qui donne son unité morale à un roman sans héros unique. En clôturant ce premier tome sur l'hésitation de Bonaparte avant l'ordre d'appareillage, le roman annonce que ce système, rodé sur l'art européen, s'apprête à changer d'échelle — ouvrant la voie au tome suivant, consacré à la campagne d'Égypte.

ANALYSE STYLISTIQUE

« LA GRANDE RAZZIA »

Roman de Robert Casanovas — Tome I La naissance du système
Étude de la langue, de la construction narrative et des effets rhétoriques

Réalisée par Pierre Collonges

*Un système plutôt qu'un héros — Deux langues, le droit et la matière — Le conservateur-témoin —
L'inventaire comme style — La bascule Bonaparte*

Introduction méthodologique

Cette étude porte sur le Tome I de « La Grande Razzia » de Robert Casanovas, dans son intégralité (avertissement, prologue, quatre chapitres). Plutôt que de plaquer sur le texte une grille d'analyse préétablie, elle part de ce qui fait la singularité de ce roman précis : une construction organisée par commissions successives plutôt que par personnages, une écriture qui juxtapose sans les fondre le vocabulaire du droit et celui de la matière, une figure de conservateur qui revient à chaque étape géographique, et une progression narrative calquée sur l'ascension de Bonaparte, du prélèvement artisanal au système centralisé.

1. Un montage par commissions, non par personnages

Le roman ne s'organise pas autour d'un protagoniste qui traverserait l'ensemble du récit, mais autour d'équipes successives, formées et dissoutes au fil des chapitres : la commission Grégoire-David en Flandre au chapitre I, l'équipe Monge-Berthollet-Denon en Italie aux chapitres II et III, l'entourage de Bonaparte au chapitre IV. Chaque chapitre déplace ainsi entièrement son centre de gravité humain, sans figure de relais qui assurerait la continuité.

Ce choix structurel a une conséquence directe : le lecteur ne s'attache pas à un destin individuel, mais à un processus — celui du prélèvement — qui se perfectionne d'un chapitre à l'autre, indépendamment des hommes qui l'exécutent. C'est ce déplacement constant, plus qu'une intrigue à suspense, qui porte le roman.

2. Deux langues qui ne se mélangent jamais : le droit du butin et la matière de l'œuvre

Le roman juxtapose en permanence deux registres. D'un côté, la langue du droit et de l'administration — « commission », « armistice », « traité de Tolentino », « œuvres stipulées », « article » —, qui habille le prélèvement en procédure légale. De l'autre, une langue technique et sensorielle pour décrire les œuvres elles-mêmes : dimensions au centimètre près, essences de bois, poids en kilos, état des charnières et des fissures. Le texte ne commente jamais l'écart entre les deux : il se contente de les faire alterner, phrase après phrase.

« Nous ne dispersons pas. Nous concentrons. — Une collection cohérente ? Vous appelez cohérence le fait d'arracher des œuvres de leur contexte millénaire pour les entasser dans un musée moderne ? »

Chapitre III — Berthollet et Visconti, les deux régimes de langue se percutent dans un même échange.

Un troisième registre apparaît chaque fois que la parole revient aux conservateurs : vocabulaire de la conservation et de la restauration, temporalité plus lente, insistance sur la fragilité — comme si la langue elle-même changeait de texture selon qui la porte.

3. La figure récurrente du conservateur-témoin

À chaque étape géographique du roman correspond un personnage qui incarne la résistance impuissante à la spoliation : le chanoine De Vos à Gand, le bibliothécaire Affò et le conservateur Oretti à Modène et Bologne, l'archéologue Visconti et le cardinal Borgia à Rome. Aucun de ces personnages ne traverse plus d'un chapitre, mais leur fonction narrative est identique d'un bout à l'autre du tome : protester, être ignoré, puis consigner.

Le geste de Visconti, qui reprend son registre dès le départ du convoi romain pour y noter « chaque œuvre partie, sa provenance exacte, son histoire », est le plus abouti de cette série : l'écriture y devient, comme chez son homologue Borgia, le seul espace où la perte peut être nommée sans conséquence.

« Et il commença à écrire. Il nota chaque œuvre partie. Sa provenance exacte. Son histoire. Les circonstances de son prélèvement. [...] La précision du geste ne compensait rien, mais il continuait. »

Chapitre III — Visconti, seul, après le départ du convoi pour Paris.

4. Une écriture de l'inventaire : la précision comme style

Le roman multiplie les données chiffrées — mètres, kilos, essences de bois, durées d'emballage, effectifs d'escorte — avec une régularité qui finit par constituer un véritable style. Cette précision n'est jamais gratuite : elle sert à mesurer, tableau après tableau, le prix matériel du prélèvement, au moment même où le discours politique le minimise.

« Cinq cents manuscrits. Cinq cents témoins de deux mille ans de culture écrite. Cinq cents pièces irremplaçables qui allaient quitter Rome pour Paris. »

Chapitre III — l'inventaire de la Bibliothèque vaticane, rythmé par la reprise du chiffre.

5. Bonaparte en creux, puis en pleine lumière — la bascule du système

Absent du prologue et du chapitre I, simplement évoqué au début du chapitre II, Bonaparte n'apparaît en personne qu'à partir de la prise de commandement de la campagne d'Italie — et domine, dès lors, le reste du roman jusqu'à l'ordre final d'appareillage pour l'Égypte. Cette entrée différée transforme sa venue en bascule structurelle : le prélèvement improvisé et brutal de David en Flandre cède la place,

sous son autorité, à un système méthodique, plus rapide et plus efficace — donc, souligne le roman sans jamais le dire explicitement, plus dangereux encore pour les œuvres elles-mêmes.

« Bonaparte n'est pas David, dit Monge. — Non. Bonaparte est plus efficace. C'est ce qui est dangereux pour les œuvres. »

Chapitre II — le diagnostic est posé avant même l'arrivée de Bonaparte dans le récit.

6. Le sophisme juridique comme motif structurant

D'un chapitre à l'autre, le même mécanisme rhétorique revient : une catégorie légale (« œuvres principales », « prélèvements stipulés », « partage ») est redéfinie a posteriori pour couvrir ce que le traité ne prévoyait pas. Ce sophisme, jamais dénoncé frontalement par le narrateur, est laissé à la charge du lecteur, qui le voit se répéter de Gand à Rome avec une constance presque mécanique.

« Si Sa Sainteté n'est pas satisfaite des termes que nous appliquons, nous pouvons renégocier l'ensemble du traité. Avec des conditions encore plus défavorables pour le Saint-Siège. »

Chapitre III — la réponse de Bonaparte au cardinal Doria, qui protestait contre le nombre d'œuvres prélevées.

7. Rythme : de la liste technique à la scène dialoguée

Le tempo du roman varie fortement selon ce qu'il raconte. Les passages d'inventaire et de logistique procèdent par phrases nominales et énumérations chiffrées, qui ralentissent la lecture et imposent une attention presque documentaire. Les scènes de confrontation, en revanche — De Vos face à David, Visconti face à Berthollet, Bonaparte face à Casabianca la nuit du départ — retrouvent un rythme dialogué, plus vif, où se concentre l'essentiel de la tension morale du roman.

Le chapitre IV, presque entièrement construit sur l'attente et l'hésitation de Bonaparte avant l'ordre de départ, pousse ce contraste à son terme : après trois chapitres rythmés par l'accumulation des œuvres prélevées, le roman s'arrête sur une poignée de secondes, suspendues, avant que la phrase finale ne relance tout.

8. Forces et limites stylistiques

Points forts

- Une construction par relais de personnages qui, loin d'affaiblir le roman, en fait un portrait choral d'un système plutôt que le parcours d'un individu.
- Une écriture de l'inventaire portée jusqu'au style, qui donne au prélèvement une réalité matérielle que le seul discours politique ne pourrait pas transmettre.
- Une figure-motif — le conservateur-témoin — reprise sous des noms différents à chaque étape géographique, qui donne au roman une architecture morale visible malgré l'absence de personnage récurrent.
- Une entrée différée de Bonaparte qui transforme sa prise de pouvoir en véritable bascule stylistique et non en simple événement historique rapporté.

Limites et points de vigilance

- La densité des données techniques, si elle sert la vraisemblance, peut par endroits ralentir le rythme de lecture au détriment de la tension dramatique, en particulier dans les longues séquences d'inventaire du chapitre III.
- L'absence de personnage traversant l'ensemble du tome, cohérente avec le projet choral, prive aussi le lecteur d'un point d'ancrage affectif sur la durée du récit.
- Le chapitre IV, consacré aux préparatifs de l'expédition d'Égypte, s'écarte du motif du prélèvement artistique qui structurait les trois premiers chapitres, ce qui en fait davantage une transition vers le tome suivant qu'un chapitre stylistiquement homogène avec le reste du tome.

Conclusion

Le style de « La Grande Razzia » tient moins à une palette de figures rhétoriques qu'à un dispositif de construction : un montage par relais qui fait du système, et non d'un individu, le véritable sujet du roman ; deux langues qui ne se traduisent jamais l'une dans l'autre, celle du droit et celle de la matière ; une figure de conservateur reprise d'un pays à l'autre comme seule continuité morale ; une entrée différée de Bonaparte qui bascule le récit de l'improvisation vers la méthode. C'est cette architecture, plus que tel ou tel procédé isolé, qui fait de ce premier tome la chronique cohérente d'un système en train de se former — et de s'apprêter, sur sa dernière page, à changer de continent.

« La précision du geste ne compensait rien, mais il continuait. »

Chapitre III — la phrase qui, à elle seule, résume la position de tous les conservateurs du roman.